

Le postmodernisme chez nous

Gilles Mihalcean

neuf pas
de la maison à l'atelier
cent au retour
1978

Au Québec, les artistes ont toujours accueilli les grands mouvements artistiques mondiaux avec enthousiasme. Le postmodernisme n'a pas fait exception, d'autant plus qu'il touchait directement l'émancipation de nos pratiques locales. La décentralisation des pouvoirs artistiques n'annonçait-elle pas l'affranchissement de nos forces créatrices? Elle nous libérait de l'exil auquel avaient dû s'astreindre nos prédécesseurs borduasien, pellaniens et riopelliens; nous pouvions être « grand-chez-soi ».

Ajoutez à cela que la venue du numérique offrait l'accès aux œuvres de milliers d'artistes, ce qui permettait de copier à partir de la maison et de positionner notre sensibilité québécoise. Sans prétention d'universalité, le grand art pouvait émerger du banal des petites communautés. J'allais vivre et travailler à Montréal sur les promesses d'un retour de la passion. Je pensais, comme Victor-Lévy Beaulieu, que « le génie de l'artiste c'est la collectivité, le pays où il vit » et me joignais au concept de terre de Martin Heidegger, « se-refermer-sur-soi-même » pour mieux s'élever.

Notre capacité à enchanter le monde pouvait donc agir à partir de notre culture ignorée, jetée, ratée, qui pourtant irradie si bellement nos œuvres même si je ne sais pas très bien comment. Chez nous, la pensée postmoderne paraissait s'ajuster parfaitement à nos expressions faibles, sans fondements et de traditions mal comprises. Elle m'a poussé à réaliser des objets tassés du côté des ouvrages poétiques, des œuvres de cabane, sans commerce, ni justes ni nécessaires. Identitaires. J'ai construit des sculptures ambiguës, sans vérité, des sculptures narratives nourries de contradictions et affaiblies par la métaphore. Des sculptures pleines d'histoires qui servaient à faire tenir les matériaux et de matériaux bien préparés pour défaire les histoires.

Mais l'idéal postmoderne n'a pas vraiment réussi à changer nos relations et nos comportements avec le pouvoir de l'art. Les universités, les musées, les médias ont continué à s'associer à l'insupportable réussite et la version capitaliste de la grandeur a pris le relais des autorités intellectuelles modernistes vers les productions du plus gros et du plus cher. Dès lors, notre art, plutôt que d'être analysé pour son cru, a été regardé à travers les expressions des artistes internationaux sous prétexte de nous ouvrir au monde, alors que nos teneurs chosiques rehaussaient plutôt leur prestige. La sensibilité de mes sculptures, éclairée d'italiennes, d'anglaises ou d'allemandes, s'est perdue dans le sillon de leur passage. La subjectivité rayonnante a mis fin à toutes velléités de parenté et notre communauté artistique s'est effritée complètement, laissant toute la place apparente à la diversité divertissante.

Privée de monde et de patrie, notre pratique de l'art procède aujourd'hui d'une médiation aveugle avec le sens et la vérité, mais la force et la beauté de notre récit d'échec reste entier. Tout va pour le mieux. Sur nos terres retournées pointent encore des vestiges postmodernes.

dans mon corps
de métier
le bois, le plâtre, la pierre
raidissent
nos valeurs spectrales
2018